



HAL
open science

Lieux d'énonciation et rapports au vieillir : entre rupture et continuité Les changements du Port à l'Anglais à Vitry sur Seine.

Christiane Montandon

► **To cite this version:**

Christiane Montandon. Lieux d'énonciation et rapports au vieillir : entre rupture et continuité Les changements du Port à l'Anglais à Vitry sur Seine.. Monique Membrado et Alice Rouyer. Habiter et vieillir Vers de nouvelles demeures, , 2013, Pratiques du camp social, 978-2-7492-3661-2. hal-04663713

HAL Id: hal-04663713

<https://hal.u-pec.fr/hal-04663713v1>

Submitted on 29 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christiane Montandon

*Lieux d'énonciation et rapports au vieillir : entre rupture et continuité
Les changements du Port à l'Anglais à Vitry sur Seine.*

Dans un très vieux quartier de Vitry/Sur Seine, appelé le Port à l'Anglais, certains habitants se sont regroupés en association pour préserver leur identité qu'ils sentaient menacée par les grands bouleversements économiques et architecturaux, dus à une désaffectation d'un nombre important de terrains industriels sur les bords de Seine, désormais susceptibles d'accueillir une grande quantité de nouveaux habitants. C'est dans ce climat des transformations de l'espace habité, suite à des remaniements sans précédent de l'environnement urbain, que les membres de l'association m'ont demandé de les aider à recueillir des récits de ces habitants¹.

Dire le changement des lieux, dire le passage du temps, dévoiler l'expérience du vieillir : questions de méthode

Les caractéristiques de ce quartier, et du contexte d'énonciation, sont les suivantes : grande hétérogénéité de la population d'origines socioprofessionnelles très diverses, grande hétérogénéité également des styles d'habitats, pavillons, petits immeubles, hôtels tenus par des marchands de sommeil, implantation très ancienne d'un certain nombre d'habitants dont les familles résident ici depuis plus d'un siècle, enfin lieu traditionnel d'accueil de migrants. Or, depuis une vingtaine d'années, on assiste au déclin progressif du tissu industriel, à la disparition inéluctable des commerces de proximité, corrélativement à l'implantation de grandes surfaces. C'est dans ce climat de menace identitaire qui induit un effet de grossissement des bouleversements et entre en résonance avec d'autres changements dans les modes de vie qu'il convient de situer les récits des personnes les plus âgées que j'ai choisies de retenir parmi les cinquante entretiens menés auprès des habitants de ce quartier.

Donner la parole aux habitants du quartier en leur demandant de raconter ce qu'était leur vie quotidienne et ce qu'elle est maintenant, induit chez ces personnes interrogées un retour réflexif, à partir des changements survenus dans l'espace habité, sur leurs propres transformations. Témoigner de cette expérience des modifications de la réalité extérieure les conduit à prendre conscience de leur propre réalité interne, et donc de leur expérience de la temporalité.

J'ai mené ces entretiens tantôt seule (c'est le cas des entretiens menés au foyer des personnes âgées), tantôt accompagnée d'une voisine ou d'une amie appartenant à la même association que la personne interrogée. Ces conditions d'interlocution inscrivent le sujet de l'énonciation dans un rapport à l'espace habité différent, perçu comme un lieu où se vit une confrontation à l'étranger, dans un éloignement à la fois temporel et spatial, ou au contraire, par la présence d'un interlocuteur familier et bienveillant, garantissant la pérennité des relations sociales.

Cet ancrage du sujet de l'énonciation dans son rapport à l'environnement physique, humain, urbain témoigne d'une relation consubstantielle entre lieu et expérience identitaire (Berque, 2005) : le lieu habité est ce que le sujet contribue à façonner et qui aussi le façonne, mais également le transforme. Les lieux d'où nous parlons et que nous habitons changent notre regard sur nous-mêmes, et ce, en fonction des interlocuteurs à qui ce discours s'adresse. Ces

¹ C'est dans le cadre d'une recherche action que j'ai eu l'occasion d'étudier ce quartier. « L'habiter intergénérationnel Lieux de vie, lieux de mémoire dans un quartier de Vitry/sur/Seine, le Port-à-l'Anglais », In *Habiter, le propre de l'humain* édité par Th. Paquot, M. Lussault et Chris Younés, 2007 La Découverte, p. 332-352.

lieux familiers ne sont pas anodins parce qu'investis et chargés affectivement et symboliquement d'une histoire personnelle et, à certains égards, collective.

L'entretien est alors pour ces personnes âgées l'occasion de décrire ces lieux. Elles focalisent leur regard soit sur ce qui a changé, en le vivant comme des ruptures douloureuses, soit sur ce qui demeure en termes de repères identificatoires permanents au-delà des changements, à travers les événements et expériences de la vie quotidienne. Pour analyser les divers paramètres qui caractérisent cet éthos discursif sur l'espace habité, il ne me paraît pas pertinent de restreindre le lieu d'habitation au domicile et à l'espace privé. Ce chez-soi s'élargit au quartier comme cadre de la vie quotidienne. Habiter un quartier, c'est partager un espace commun. Cet être-là avec d'autres pose la question de l'articulation de l'espace privé et de l'espace public. La pratique de l'espace habité, à travers les déplacements d'un lieu à un autre, se traduit par des interactions avec autrui (Moles et Rohmer, 1998). Il s'agit de suivre, à travers les discours que les habitants tiennent sur l'expérience quotidienne de leur vivre ensemble dans ce quartier, l'histoire des lieux et de leur impact sur le lien social. Il s'agit d'examiner à travers la dynamique de ces interactions en quoi les transformations de l'espace public, les bouleversements du tissu industriel et des modes de vie retentissent sur le rapport des individus à leur espace privé, au fur et à mesure qu'ils vieillissent là où ils ont vécu.

Configurations de l'expérience du vieillir et manières d'habiter

La manière d'habiter le lieu fait la qualité du lien. Or comme ce rapport à l'espace est tributaire de l'histoire, histoire des interactions avec autrui, mémoires des lieux, expériences de rupture ou de continuité, de permanence ou de changement, la manière dont chacun vit ce rapport au temps, et se perçoit comme acteur de ce changement ou au contraire comme passif, subissant ces transformations, met en évidence une tension paradoxale de l'expérience du vieillir (Argoud et Puijalon, 1999).

Deux modalités peuvent être dégagées

- soit vieillir est vécu comme un processus dynamique et incessant de transformation dans son rapport à soi, aux autres et à son environnement. C'est ce qui caractérise le devenir de l'existence, dans le renouvellement inévitable des investissements psychiques.

- soit vieillir est vécu comme un état de retrait, de mort sociale, dans la mesure où la réduction de l'énergie pulsionnelle correspond à un désinvestissement progressif et à un rétrécissement des intérêts de son rapport au monde.

De cette tension paradoxale du vieillir, chez le sujet acteur participant aux changements sociaux et aux modifications des modes de vie, et chez le sujet passif, subissant ces transformations, je dégagerai trois configurations paradigmatiques :

- vieillir comme déracinement et expérience douloureuse de l'éloignement temporel et spatial
- vieillir comme émigré : déracinement et enracinement des lieux habités
- vieillir comme vétérans du quartier : enracinement et continuité dans le changement

Vieillir comme déracinement et expérience douloureuse de l'éloignement temporel et spatial

Mort de soi/désagrégation du quartier devenu méconnaissable

On sait combien l'expérience des ruptures qui adviennent à travers le veuvage, l'accident, qui induit la nécessité de quitter son appartement, est déterminante pour adopter des attitudes de repli sur soi, dans une fixation sur le passé et une idéalisation des lieux symboliquement

chargés. Or de telles ruptures peuvent être amplifiées, au point d'être vécues comme des discontinuités radicales, si les repères identificatoires inscrits dans l'espace quotidien deviennent méconnaissables.

Ainsi madame D. qui a plus de 80 ans, à l'époque de l'entretien, et réside désormais au foyer Justin-Delbos², parle des bouleversements du quartier en termes de désolation, comme si la destruction des anciens bâtiments qu'elle avait connus induisait une contamination de son espace mental et le vouait lui aussi à une transformation irrémédiable et à la mort. On assiste à une opposition insistante, incessante entre « avant » et « maintenant », entre le plein et le vide, entre l'animation et l'inactivité, entre l'âge d'or de la prospérité et la déchéance.

« Tout ce quartier va se désagréger, les anciennes maisons ils vont les casser, enfin, vous savez...c'est-à-dire les maisons où on était, les maisons de 1800 et quelque, c'est des vieilles maisons, donc ils vont faire du nouveau ! paraît-il, d'après ce que j'ai lu.

C'est un quartier qui est mort, il n'est plus ce qu'il a été quand il y avait les usines, on ne pouvait pas mettre un pied dehors, tellement il y avait de monde quand les usines sortaient, c'était... à ce moment-là, il y avait les usines à Vitry, on ne pouvait pas passer sur la route, c'était pas possible, tellement il y avait de monde. On pouvait plus passer sur les trottoirs ! maintenant, là, là les rues, c'est vide ! Oui, ça a changé, les usines ont fermé, les unes après les autres, si bien que maintenant il n'y a plus personne.

De telles répétitions linguistiques révèlent un ressassement tel que l'individu semble prisonnier d'une situation insurmontable. Ce sentiment d'impuissance devant les bouleversements subis à cause de la désaffectation des terrains industriels après les trente glorieuses et du reflux de la population renforce l'expérience de la perte, perte de son mari, perte de la mobilité à cause d'un accident, perte du lieu de vie familial, en devant résider au foyer Justin Delbos. Ce sentiment de profonde transformation des lieux, autrefois familiers, distend ses liens avec l'environnement, avec ses anciennes relations de voisinage.

« Qu'est-ce que vous voulez j'y vivais, j'étais contente, les gens étaient... je connaissais tellement de gens... Quand j'ai eu mon accident, c'est pas là que je devais venir, mais j'ai dit à mon fils : tu veux pas demander là au foyer s'il n'y a pas une place. Parce que ce serait dans mon quartier et pour mes amies qui sont comme moi, pas jeunes, c'est plus facile de venir me voir. Et là j'ai atterri là. C'est plus facile pour mes amies de venir me voir! ceux qui me restent, parce que malheureusement j'en ai beaucoup qui sont partis, les autres sont en maison de retraite, et ...j'en ai plus beaucoup que je vois.

L'évocation de ces souvenirs dénote d'un fort investissement affectif de ces lieux dont les changements trop importants sont vécus comme autant d'attaques des repères identificatoires. La désagrégation (au sens étymologique du terme : destruction de ce qui se désagrège) s'exprime aussi par la disparition un à un des commerces et des équipements, centres de rencontre et d'interconnaissances.

La relation affective très forte à ce quartier se manifeste également chez Mme L., née en 1926, par un profond attachement aux lieux disparus, le marché, la baignade, la rue Anatole France pleine de monde à la sortie des usines, les rencontres ritualisées de la vie quotidienne d'autrefois, dans un environnement d'autant plus familial, qu'il remonte à l'enfance, avec les souvenirs des jeux, des marchands de bonbons, du marchand de couleur :

« J'habitais rue Parmentier, en face de l'école Montesquieu, là où il y avait la petite place dans le temps. C'était une place toute simple, c'était une petite place où il y avait le marché dedans, et dans la rue, parce que le marché arrivait jusqu'à la Seine ; presque jusqu'à la Seine, le marché. Alors il partait du départ de l'avenue Anatole France jusqu'à, je vous dis, presque jusqu'à la Seine, et puis sur la petite place là, et puis un petit peu dans la rue Pasteur. C'était un

² Nom de la résidence pour personnes âgées construite récemment dans le quartier

coin qui était très animé, qui était agréable à vivre, parce que c'était plaisant, tout le monde se rencontrait le dimanche, c'était vraiment un point de chute, hein, le marché.

Il y avait à cette époque-là, il y avait une mercerie, une marchande de chapeaux, il y avait ... Victor, il vendait des chaussures, qu'est-ce qu'il y avait ? Il y avait pas mal de choses, et puis il y avait des forains qui venaient avec un petit peu de fripes, ou un peu de choses comme ça. Non, c'était vraiment un petit marché qui était vraiment animé, quoi ! qu'on a beaucoup regretté !

Moi, je suis revenue en 52, ça doit être en 52, quelque chose comme ça, moi, comme j'arrivais de Normandie, j'ai habité un peu chez mon père. Mon père habitait dans la rue Charles Fourier, au 4^{ème}. C'est là que mes frères sont nés, mon père y est resté jusqu'à la fin de sa vie, d'ailleurs dans cette maison, c'était la première maison... »

Ces lieux sont inséparables des personnes qui les ont habités. Le regret des personnes disparues entre en résonance avec le regret des lieux, qui est à la mesure de l'intensité du souvenir dont témoigne cette description minutieuse des immeubles successifs de la rue Fourier :

« Là il y a à l'angle de la rue Charles Fourier et de la rue Anatole France le début d'un immeuble et puis nous, après il y a une porte, puis une porte cochère, et il y avait même un marchand de chaussures, et là de mon époque, il y avait en bas, il y avait un marchand de couleur, qui vendait des bonbons, qui vendait de tout. Et là, ils ont fait des appartements après, mais ça s'est arrêté quand le marché n'a plus existé et puis après il n'y a pas eu de repreneur. Le quartier commençait déjà à fléchir un peu. Aussitôt qu'il y a eu les grandes surfaces, à vrai dire, disons, ça a tué le quartier, voilà ! ça a tué le quartier ! »

Au sentiment d'appartenance au quartier du fait d'une appropriation collective de lieux rituellement partagés succède un sentiment de désengagement, de dépossession, de défiguration, corrélatif des changements advenus dans les modes de sociabilité :

« Après quand on a enlevé la poste, il y a beaucoup de personnes qui n'allaient pas dans ce coin-là, même le petit boucher, il aurait perdu de la clientèle, parce que les gens ne passaient plus ! Après le boucher il y a une épicerie, qui existe encore, mais si vous voulez, ça a coupé tout commerce par là-bas, ça a été vraiment affreux, là. C'est affreux, parce que ceux qui sont de Vitry, qui y habitent, quand ils viennent dans ce quartier, ils se disent : mais c'est pas possible que ce quartier est mort, maintenant. C'est vraiment lamentable, on peut le dire. »

Ce clivage entre le passé et le présent témoigne de la difficulté à faire le deuil de ces lieux chargés affectivement et symboliquement des années de gloire du Port à l'Anglais, quand ce quartier ouvrier, grâce à une implantation industrielle très variée et un militantisme politique important, en particulier du parti communiste dont les meetings furent célèbres à la salle des fêtes, attirait beaucoup de monde.

« Avant 38, les gens restaient, dans le café en bas de chez nous, qui faisait l'angle de la rue Charles Fourier, que c'est le restaurant chinois maintenant, c'était un café où les dimanches après-midi les gens dansaient encore ; et puis après il y avait un billard, donc les gens venaient jouer au billard, ou ils venaient faire la belote, c'était familial, si vous voulez, c'était familial. »

Au sentiment d'étrangeté actuelle Mme L. oppose ainsi un climat antérieur de familiarité qui renvoie à un imaginaire « familial ». Un tel environnement où chacun se connaît pour se côtoyer régulièrement garantit, par la proximité spatiale, un sentiment de reconnaissance réciproque et conforte une image de solidarité que des rencontres ritualisées renforcent. Deux ruptures d'origines très différentes ébranlent cet espace idéalisé : rupture temporelle avec la mentalité d'après-guerre, d'une part, décision administrative de suppression de la poste, d'autre part. Ces ruptures sont perçues comme autant d'attaques d'un enracinement jusqu'alors préservé.

La désagrégation du « groupe primaire » et le délitement du lien social

Quand elle aborde ses souvenirs d'enfance, de relations de voisinage, Mme L. valorise cette manière d'être-là avec d'autres, caractéristique d'une société d'avant la télévision, s'appuyant sur des liens personnalisés propre à une communauté de pratiques, qu'en psychologie sociale on nomme un groupe primaire³, qui par sa dimension affective suscite un sentiment d'appartenance.

« Il y en avait qui étaient des enfants des commerçants, parce que il y avait le boucher, il avait des enfants, l'épicier, à côté, il avait des enfants encore, c'était une équipe, bon, ben, ça veut pas dire qu'ils jouaient toujours avec nous, mais il y avait un contact, et les plus jeunes, on jouait dans les cours, on jouait sur le trottoir, on montait dans les arbres, on s'amusait. On avait des cerceaux, ou des osselets, c'était la mode des osselets, on jouait comme ça, hein. Et moi, j'allais au patronage le jeudi. Et le dimanche, j'allais souvent au football avec mon père, puisque mon frère était malade, maman ne pouvait pas sortir. Non, mais c'est plus pareil maintenant...

Il faut pas avoir de regrets, mais on peut pas dire que pour nous qui avons... qui faisons partie du 3^{ème} âge, c'est plus du tout la même chose ! Moi, je ne veux pas être méchante, mais ils ne feront jamais revivre un quartier comme ça ! Même en ayant tous les bâtiments, en ayant fait construire tous ces bâtiments-là, parce que ce n'est pas les gens qui viendront par ici, il n'y a rien ! rien ! Vous me direz, ils sont près de la Seine, c'est pas mieux ! Mais ils ont les voitures. À partir du moment qu'il y a les voitures, bon, ce qui tout à fait normal, c'est une autre vie, ils s'en vont ailleurs ! peut-être... j'ai vu cette semaine, dans les écoles, ils ont dû faire la fête des écoles à la maternelle vendredi, parce que j'ai vu qu'ils avaient fait une sorte de kermesse, avec une barbecue, et tout ça, il y avait beaucoup d'enfants, il y avait beaucoup de parents, peut-être que ça essaie de se rassembler ! c'est possible, ces jours-là peut-être que ça essaie... ben moi, enfin moi, mon idée personnelle, ça sera très dur !

On était plus sympathique, les gens étaient plus serviables, si vous voulez, que maintenant, parce que maintenant, prenez un immeuble, eh ben, moi, dans mon immeuble, Paulette était en bas, moi, j'étais au 4^{ème}, on était les deux derniers de ces immeubles là, ça fait x temps, puisque Papa ça faisait plus de 50 ans qu'il y était, quand il est parti, eh bien ceux qui arrivent, c'est à peine s'ils disent bonjour ! Non, c'est... non, c'est ça qui est lamentable ! »

À cette mobilité restreinte d'autrefois et aux relations de voisinage durables et gratifiantes, elle oppose l'anonymat, la recherche effrénée par l'automobile d'une mobilité toujours plus grande, traits caractéristiques d'une postmodernité synonyme d'accélération du temps et d'élargissement de l'espace. Ses tentatives de dénégation ne font que souligner son désaveu d'un tel mode de socialité et le jugement dévalorisant sur les effets négatifs de ces transformations. Il y a une telle différence de nature entre ce qu'elle vivait étant jeune, ce qu'elle partageait avec les autres, et ce qu'elle perçoit maintenant des relations entre générations, qu'elle ne se reconnaît plus dans ce nouvel espace-temps. Cette perception des changements du quartier est à la mesure du sentiment de ses propres changements et témoigne de son propre rapport au vieillir quand elle souligne ce passage à la catégorie du « 3^{ème} âge ». Cette fonction de classement, qu'André Sauvage (2007) dans une approche anthropologique

³ Si le terme de communauté renvoie à la distinction que Tönnies fait entre *Gesellschaft* et *Gemeinschaft*, la terminologie française reprend souvent les concepts de Cooley de groupe primaire et de groupe secondaire. Voir la présentation qu'en fait D. Anzieu, *La dynamique des groupes restreints*, PUF. 1985.

de l'habiter, retient comme marqueur essentiel du rapport à l'espace habité, est dissociée ici d'une autre fonction, tout aussi essentielle, celle de protection. L'avènement de frontières entre les âges est corrélatif d'une modification des frontières de l'habitation, comme espace de clôture et de séparation, de « chacun pour soi ».

La même expérience de délitement du lien social, de la disparition de ce lieu symbolique qu'était pour madame D. « son » marché, se retrouve dans ce sentiment d'abandon, d'un quartier déserté, métaphore d'une vie qui l'abandonne également. Ces ruptures, tant dans l'histoire personnelle de madame D. et de madame L. que dans l'histoire économique du quartier, sont vécues comme des négations de ce qu'elles étaient, de ce qu'elles aimaient dans cet espace habité, de ce qui les définissaient. La différence de nature entre « ici, maintenant » et « autrefois » est perçue d'autant plus brutalement que l'accumulation des transformations économiques, sociales, environnementales, à laquelle s'ajoutent des épreuves personnelles de deuil et de maladie, déconstruit les anciens repères identificatoires et le sentiment d'ancrage dans le quartier.

En contrepoint à cette attitude, il est intéressant de présenter ce que pense Monsieur P., né en 1934, cordonnier dans la rue Anatole France depuis presque cinquante ans, qui a été interviewé par une habitante du quartier, dans son magasin : « Dans le temps c'était mieux parce que j'étais jeune. C'est tout et pour tout le monde ça sera pareil. Sauf que maintenant y'a du chômage, alors qu'avant y'en avait pas. »

Au lieu d'une rupture radicale, ce monsieur, qui est un émigré italien, qui travaille encore dans son magasin, alors qu'il pourrait être en retraite, défend une perception évolutive, progressive, dans des changements dont il relativise l'importance en arguant qu'avec l'âge les critères des jugements de valeur ne sont plus les mêmes. Seules des différences de degré se manifestent pour lui, différences qui ne remettent pas en question son rapport à l'espace habité et son enracinement dans le quartier est déterminant dans la manière dont il se définit et se perçoit vieillir. Elles témoignent d'un rapport différent au vieillir, qui s'instaure dans une continuité progressive.

Vieillir quand on a migré : le travail permanent d'enracinement identitaire contre le délitement des liens

Forger et ancrer les liens

Émigrer, c'est vivre des confrontations à un milieu culturel, économique, linguistique inconnu auparavant. L'expérience de l'émigration, avec l'immersion dans un environnement radicalement nouveau, s'accompagne inévitablement de transformations marquantes, quant au rapport à l'espace habité, quant à l'instauration de nouveaux liens sociaux. Aussi vieillir apparaît pour ces personnes en continuité avec les épreuves vécues antérieurement (Attias-Donfut, 2005). Le récit permet aux personnes interrogées de pointer les temps forts, les événements décisifs qui ont marqué pour elles le cours de leur existence, mais qui s'inscrivent et confirment leur capacité d'adaptation. Les modifications objectives, démographiques, économiques du quartier, tiennent alors une place moins importante que les bouleversements dans leur vie personnelle, décès, changement de domicile, expropriation, mise à la retraite.

L'importance symbolique due à ces événements traumatiques fait que le sentiment de vieillir demeure à l'arrière-plan et que les ruptures mobilisent toute leur énergie pour garantir leur enracinement identitaire et faire prévaloir un sentiment de continuité spatiale et temporelle.

Ainsi Louissette, 81 ans, qui me reçoit chez elle dans la résidence J.Delbos dont elle a aménagé la pièce avec son ancienne salle à manger, me parle tout de suite de ce qui a structuré toute sa

vie, son restaurant, appelé Le parasol, que tout le monde a connu au Port à l'Anglais. Ce restaurant a fait l'objet, il y a quelques années, d'expropriation pour pouvoir élargir la rue.

« C'était un vieux café ! puis on a travaillé, on a tout refait..

Je suis de nationalité italienne. Je suis de Rome. Et on a fait venir de la mosaïque d'Italie, et on avait mis de la mosaïque partout. Oh c'était beau, oui, oui. J'avais des tables de toutes les couleurs, c'était très bien, c'est un vieux café que j'ai rénové, mais les gens se sentaient comme chez eux. Ils étaient bien quand ils venaient, ils disaient : alors, la Louise ? Parce que je m'appelle Louissette.

Des fois quand je sors, j'en rencontre des clients, hein « La Louison, on est content de te revoir ! » Je dis : oui ! et je prends de l'âge ! Ah, j'étais pas comme ça ! Des fois des routiers j'en rencontre dans la rue, ils se rappellent du café, mais le café il a été exproprié, ils ont tout cassé ! »

Malgré la perte de ce lieu symbolique de toute son existence, le sentiment d'appartenance aux habitants du quartier perdure à travers cette reconnaissance sociale auprès de ses anciens clients et la continuité des relations qu'elle entretient avec toute une communauté italienne. Tout le monde la connaît et vient la voir. Les bords de Seine étaient son territoire, elle me montrera des photos d'elle et de son mari, assis sur le parapet, de ses enfants jouant sur la rive. Elle revendique les longues journées de travail comme sa fierté, alors que maintenant elle se promène. Vieillir c'est accepter ces changements de rythme, tout en préservant une continuité relationnelle avec ses anciennes connaissances. Ce restaurant de routiers a été le lieu symbolique de toute son existence, il est son enracinement identitaire :

« Ah les routiers, ah oui, les routiers. Il y avait une maison de routiers à côté de chez moi, et puis dans la rue à côté, c'était que des routiers. Alors j'étais connue comme le loup blanc. Je faisais restaurant, je me levais à cinq heures moins le quart le matin, et je fermais il était 9, 10 heures, tant que j'avais du monde, j'étais là. Vous m'auriez connue, moi j'ai beaucoup travaillé, j'ai beaucoup travaillé... Les pêcheurs venaient me réveiller le matin pour prendre leurs cannes à pêche que j'avais dans le jardin. C'est moi qui gardais. Et puis après il y a eu un moment où les pêcheurs ne venaient plus, alors j'ai fait un peu plus de restaurant et ça a marché. Les boulistes, ils venaient l'après-midi, il y avait, vous savez, des gens qui étaient dans les usines à côté, et puis, quand ils avaient un moment, de l'imprimerie, ils venaient jouer aux boules, à côté. Alors les gars qui avaient l'habitude de venir à la maison, ils se mettaient à plusieurs, ils venaient jouer aux boules. »

Les accents nostalgiques ne concernent donc pas les lieux symboliquement connotés précédemment, comme le marché, le bureau de poste, mais son attachement affectif, fort compréhensible à ce restaurant. Non seulement il représentait son immense investissement en temps, en énergie, en travail, mais il symbolisait pour elle le lieu où avait été déposé son passé romain, avec les mosaïques d'Italie. Cet enracinement individuel, culturel et familial se distingue de l'imaginaire collectif précédent et révèle un rapport différent au vieillir, où prime une dimension intergénérationnelle. Ce qui cependant se rapproche des discours précédents concerne l'affluence des clients. Son témoignage insiste particulièrement sur l'animation des bords de Seine, sur la foule des ouvriers sortant des usines, mais contrairement aux autres elle n'y oppose pas le vide actuel. L'expérience traumatisante sur laquelle elle s'étend est bien évidemment la décision d'expropriation. Or cette expérience, qui aurait pu signifier l'anéantissement des années d'efforts déployées avec son mari, révèle une solidarité intergénérationnelle, qui en atténue l'effet traumatisant.

« Vingt ans avec mon mari, et puis mon mari il est mort, il y a trente ans, qu'il est mort, alors mon fils, il habitait chez moi, il s'est mis avec moi, et le café je l'ai mis à son nom. Quand il y a eu cette histoire de parking, il y avait beaucoup de monde avant. Mais on nous a mis des bites, devant, qu'ils appelaient ça, et les voitures ne pouvaient plus stationner, alors j'avais perdu beaucoup de clients. Un jour il s'est pris la tête, il a été à Créteil et il a dit : voilà, je veux être exproprié. »

Prendre racine en famille

Cette posture sthénique, son sens de l'initiative témoignent d'un enracinement dynamique que garantissent une proximité spatiale (ses fils et sa fille habitent et travaillent à Vitry) et une continuité temporelle dans un environnement qui change en même temps qu'elle : « je prends de l'âge ! ».

On trouve un parcours avec des caractéristiques identiques chez Martina B. qui met en évidence une double appartenance : son ascendance italienne, et son enracinement dans le quartier, où elle a habité pendant quarante-cinq ans la même maison, en commençant par un petit appartement de deux pièces avec quatre enfants et en trouvant l'occasion de louer, puis d'acheter l'appartement au-dessus et de le rénover avec son mari pour loger une famille de cinq enfants. Le logement assume ici une fonction de permanence et de protection.

Elle me reçoit dans un appartement du rez-de-chaussée que lui ont acheté ses enfants. Je suis accompagnée d'une habitante du quartier, qui la connaît bien parce qu'elles fréquentent toutes les deux la paroisse. Le rapport à l'espace habité ne peut se développer que dans l'arrière-plan d'un vivre ensemble qui se décline ici par l'ancrage dans une vie associative⁴ et un réseau de voisinage important. L'expression récurrente qu'elle emploie pour décrire le climat relationnel était : on vivait en famille ! « À l'époque, on était là, on est très solidaire et je trouve que c'était plus propre, c'était plus en famille,

Dans ce début d'entretien déjà tout est dit, elle pointe les changements par rapport à son environnement matériel et humain à partir du moment où, obligée de déménager à la suite d'une opération de la hanche, elle doit faire le deuil de ce lieu habité pendant 45 ans. Cet appartement apparaît donc comme le lieu dépositaire symbolique de toute une existence de lutte pour faire manger, vivre une famille, de tous les moments forts, de toutes les épreuves passées et surmontées : éducation des enfants, maladies et démarches pour affronter la poliomyélite d'une de ses filles, cambriolages, rénovation de l'autre appartement par son mari au bout de 10 ans, tassés à 6 personnes dans les deux pièces, maladie et décès de son mari, accueil des petits enfants dont elle revendique aussi une part d'éducation. Son attachement à ce lieu est partagé par ses enfants, par les voisins, le fort investissement dont il a été l'objet en fait le lieu d'un dépôt fantasmatique commun, ancestral, familial parce que traversé par les mêmes valeurs de solidarité, d'épreuves de l'émigration, de jeux des enfants dans la cour de l'immeuble.

On assiste ici à une étroite intrication entre le « chez soi » et l'être là avec d'autres. Il ne s'agit pas d'un espace public, mais d'un espace partagé, parce que protégé. La rue est fermée, c'est une impasse, l'endroit est sécurisé, les enfants peuvent se rencontrer sans craindre les voitures. Ceci est une des caractéristiques fondamentales de certaines impasses, encore aujourd'hui, du quartier du Port à l'Anglais. L'ouverture de la rue vers Ivry va provoquer un grand bouleversement du climat confidentiel, préservé, familial d'autrefois.

⁴ Il s'agit du mouvement des chrétiens retraités : MCR.

« Nous sommes restés quarante-cinq ans là. Cela fait cinq ans que j'ai déménagé ici, pour raisons de santé. Avant on est arrivé dans la rue d'Ivry, on se connaissait tous, on était en famille, il y avait des Portugais, des Italiens, des Espagnols, des Arabes, il y avait tout ! mais on était en famille ! »

L'expérience du déménagement, de la nécessité de changer de lieu d'habitation, est corrélative de l'éclatement de la famille, de la dispersion des membres du groupe, par les nécessités économiques et l'histoire personnelle des parcours de chacun. Elle s'accompagne d'un lent processus de désinvestissement pour pouvoir réinvestir un nouveau lieu. Ce déplacement des lieux et des investissements psychiques et matériels s'accompagne de moments de négociation entre Martina et ses enfants, accentuant un processus de solidarité intergénérationnelle. Elle ne s'est pas sentie seule pour affronter ces changements, mais soutenue par ses proches, ce qui permet d'articuler rupture, (quitter son ancienne rue pour aller quelques rues plus loin) et continuité.

La narration de ces souvenirs fait revivre à ces femmes pour une seconde fois ces temps anciens, mais le plaisir à évoquer ces moments de rencontre, d'activités passés ne prend sens que par rapport à la description qu'elles donnent des transformations présentes. Elles se découvrent alors, avec un fort sentiment d'utilité et de reconnaissance sociales, un statut de témoin, participant à une construction collective de l'identité du quartier. Ce fort sentiment d'appartenance au quartier, au voisinage, que développe longuement la métaphore de la famille, « on était une grande famille, on vivait en famille » contribue à partager avec d'autres les changements survenus, à les vivre en les confrontant à la perception d'autrui pour faire de ces métamorphoses de l'espace-temps une évolution graduelle, acceptée et acceptable, grâce à un étayage groupal (Kaës, 1979) qui accompagne la dynamique identitaire.

En effet ce fort attachement à ce lieu partagé et protégé fournit un ancrage pour déployer des repères stables, qui perdurent malgré les nombreux bouleversements. Le lieu apparaît ici comme un principe organisateur de la construction identitaire dans la mesure où il est vécu comme dépôt fantasmatique commun, ancestral, familial et familial parce que traversé par les mêmes valeurs de solidarité, les mêmes difficultés, les mêmes préoccupations, les mêmes épreuves de l'émigration.

Dans cette configuration paradigmatique, le changement des lieux d'énonciation n'est pas déterminant, il est neutralisé par les très forts investissements du lieu d'accueil dans la volonté d'intégration de ces migrants

Enracinement et continuité dans les processus de changement : les vétérans du quartier.

La communauté inaltérable des cheminots

Le quartier est peuplé de beaucoup de cheminots, puisque c'est à Vitry que se réparent les locomotives et qu'on a fait des ateliers pour le TGV. Il comprend d'autre part des familles présentes depuis plusieurs générations, qui ont souvent habité la même maison, ou dans la même rue depuis la fin du 19^{ème} siècle. C'est parmi eux que se trouvent les couples, Monsieur et madame B., madame P. et son ami. Madame M., par contre, est veuve. Outre leur enracinement dans le quartier, où elles ont vécu toute leur vie, ces personnes se caractérisent également par leur âge avancé, entre 88 et 94 ans. Une différence cependant d'origine sociale

les distingue, l'une étant issue de la moyenne bourgeoisie, les autres étant ouvriers à la SNCF, ce qui les inscrit d'emblée dans un réseau relationnel important, avec un sentiment d'appartenance et de partage de normes communes, comme l'évoque le discours de Mme M. : « On était tous aux chemins de fer. Et maintenant, il n'y a plus personne, tout le monde est parti ! on sortait ensemble »

Vieillir c'est pour Madame M. prendre conscience de ses difficultés d'adaptation, du rétrécissement de son champ d'activité, de son espace de mobilité. Cela n'empêche pas le sentiment de perpétuation des réseaux dans le temps.

La situation d'entretien est pour elle l'occasion de se rappeler les circonstances dans lesquelles elle rencontrait sa voisine, avec qui elle passait de longs moments, de fournir des détails dans la transformation dans sa rue, sur l'ancien relais de poste à côté de chez elle, qui lui permet de nous parler des chevaux dans les écuries de la maison voisine, de la brasserie de bière en face de son appartement, de décrire les activités de sa vie quotidienne, les heures passées dans le jardin à tricoter avec sa voisine, à étendre le linge.

« J'avais des voisins, quand je suis arrivée là. On allait tricoter avec les voisins dans le jardin, et tout ! maintenant on peut plus ! Moi, je ne sors même plus dans le jardin ! il y a de l'herbe, déjà dans le jardin, j'ai peur de tomber, et puis, ça me plaît plus ! »

En lui donnant la parole, l'entretien, par cette démarche de narration, lui permet non seulement de revivre des événements oubliés, mais de rendre présents, en les partageant avec d'autres, des relations d'amitié, de voisinage, qui lui font prendre conscience d'une permanence de liens sociaux et confirment par là même une forme de reconnaissance sociale, malgré les bouleversements qu'elle décrit :

« De temps en temps il (Mr F.) vient me voir, je l'ai... pas élevé, enfin je le gardais quand la grand-mère travaillait, j'allais le chercher à l'école et je l'emmenais au dispensaire voir son autre grand-mère, parce qu'elle avait du mal à marcher. C'était sa grand-mère maternelle. Ah non, moi, je ne m'y reconnais plus. D'abord il n'y a plus rien dans l'avenue Anatole France, il n'y a plus rien, dans l'avenue Paul Vaillant Couturier, c'est à peu près pareil, tout a changé, moi je ne connais plus personne ! même dans la rue, moi je ne connais plus personne, à part madame A., Madame X. et puis madame P. que je connais là. »

On assiste ici à une hésitation entre une position exagérée, qui amènerait à une attitude radicale, proche d'une différence de nature entre « avant » et « maintenant » et une position plus nuancée, qu'elle est incitée à adopter en présence de la voisine qui l'écoute. Cette situation narrative atténue l'intensité des discontinuités et la remémoration des liens sociaux encore actuellement entretenus avec ses voisins en souligne la permanence en en garantissant une évolution plus maîtrisable. Vieillir c'est alors évaluer avec d'autres les changements survenus, c'est confronter son vécu avec la perception d'autrui de ces mêmes évolutions pour coconstruire ensemble un nouveau rapport à l'espace habité et aux nouveaux voisins.

Le couple de cheminots, M. et Me B. quant à lui, minimise les changements survenus dans le quartier ; pour eux, ce qui perdure comme mentalité d'entraide, comme relations personnalisées, compte plus que ce qui a changé. « M. B. : on s'entend bien, même dans la rue, on s'entend bien ! Mme B. : il n'y a pas beaucoup de changement. »

Ils reconnaissent qu'avec l'animation antérieure du quartier, les bals du samedi soir, le marché, les rues présentaient une certaine activité, mais ce sont les premiers à avouer qu'en vieillissant ils ne savent pas s'ils continueraient à apprécier le bruit du bal du 14 juillet toute la nuit ; avec l'âge ils disent préférer le calme du quartier. Ils insistent sur l'intérêt des commerces de proximité qui facilitaient le maintien du lien social et garantissaient leur

autonomie. Madame B. énumère les diverses activités dans lesquelles ils s'investissent encore et qui sont pour eux l'occasion de maintenir des contacts avec l'environnement extérieur : aller à la messe le dimanche, s'engager comme bénévole dans des ateliers d'alphabétisation, ou bien promenade quotidienne, pour aller chercher le pain, pour se rendre au bureau de poste. Ils insistent sur l'intérêt des commerces de proximité qui faciliteraient le maintien du lien social et garantissent leur autonomie :

« Mr. B. : on avait un poissonnier, avant,

Mme B. : et puis ça favorisait davantage la rencontre des gens, chez les mêmes commerçants,

M. B. : mais la rencontre maintenant, dans les grandes surfaces, vous pédalez derrière votre chariot, et puis c'est tout... »

L'expérience du vieillir met ici l'accent sur ce qui perdure, les amis qui continuent à se rencontrer, les habitudes dans le quartier, même si parfois on salue des gens sans bien les reconnaître, sans pouvoir retrouver leur nom. Mais les physionomies sont familières, et c'est ça ce qui compte. Vieillir c'est non seulement prendre conscience du temps qui passe et des changements que cela entraîne, mais aussi les inscrire dans la durée, en ne se restreignant pas à ce qui se modifie mais en retenant aussi ce qui demeure. Avoir ses habitudes de vie dans le quartier implique une permanence des repères spatio-temporels, relationnels, la routine des mêmes horaires, le partage des mêmes cadres de référence, des mêmes règles de vie, par exemple pour tenir le jardin, sortir la poubelle.

Vivre ensemble solidaire, s'adapter ensemble

Le militantisme, leur engagement dans la vie associative sont des éléments importants de leur ancrage dans le quartier et dans son réseau de relations. Ceci leur permet de porter un jugement nuancé sur les changements survenus, qu'ils inscrivent dans une modification profonde des rapports sociaux, de la conception du travail par rapport aux loisirs. Cet élargissement du regard porté sur les mutations du quartier implique une attitude réflexive qui refuse de se cantonner à des accents nostalgiques. Le rappel de l'intensité et de l'ampleur de leur bénévolat les amène à reconnaître une baisse d'implication chez les jeunes, qui eux sont moins portés à participer à cette vie associative et syndicale.

Ils constatent un vieillissement de la population, autrefois majoritairement d'origine ouvrière, mais aussi un changement d'origine sociale et de mentalité chez les nouveaux venus. C'est pour eux un des facteurs qui expliquent les changements qu'ils perçoivent des rapports entre espace habité et lien social :

« M. B. : le Port à l'Anglais va être repeuplé, sinon il se meurt. Mais rien ne prouve que ces gens-là qui vont arriver vont se lancer dans le bénévolat.

Me B. : changement de vie, de choses aussi. Les conditions ne sont plus les mêmes. »

Ils ont une très forte conscience de la nécessité d'une réciprocité entre personnes qui se rendent des services et revendiquent leur part tout en reconnaissant que ce qu'ils donnent désormais a changé de nature par rapport à leur participation antérieure. Or cette attitude s'enracine dans une longue tradition de solidarité intergénérationnelle : « Ce qui nous a maintenu dans cette maison, je vous disais, c'est maman et ma tante, parce qu'on avait les deux à s'occuper. » D'un tel témoignage se dégage un sentiment d'équilibre, volontairement préservé, entre ce qui change inexorablement du fait du temps qui passe et ce qui demeure inchangé comme références axiologiques, comme conception de l'existence et d'appréhension du monde :

« Mme B. : j'y suis née, dans la rue Eva Salmon, j'ai 88 ans, ça fait 88 ans que j'habite ici. C'était l'avenue des mimosas à l'époque. D'abord, des acacias, après des mimosas et depuis la résistance la rue Eva Salmon. C'est un vieux quartier, hein ; ça n'a pas beaucoup changé ! Il y a des constructions neuves vers la Seine, mais par ici non ! c'est pavillonnaire. Il y a davantage, dans quelques maisons, des étrangers, quant même, hein ! Ils se sont adaptés, il y a une dame algérienne en face... »

Le quartier apparaît ainsi comme faisant fonction de cadre contenant, cadre intemporel d'une collectivité, dépositaire de souvenirs, d'événements passés, de moments identificatoires structurant l'expérience du temps qui passe, dont les changements ne sont plus perçus comme des ruptures mais comme une évolution continue propre à la vie.

Une chronique des gens ordinaires comme sablier du temps qui passe

Cet ancrage dans le quartier caractérise aussi le discours de Mme P. née en 1924. Elle nous reçoit, la présidente de l'association de quartier et moi-même, dans le grand salon de l'appartement de son voisin, car elle ne voulait pas déranger son compagnon. Cette situation d'entretien est non seulement l'occasion pour elle de rencontrer de nouveau une voisine qu'elle connaît bien, mais aussi de partager des souvenirs communs, et de livrer d'autres souvenirs, tus jusqu'ici et dont l'évocation lui offre une seconde vie, l'occasion de réélaborer, de reconfigurer des moments d'existence et de découvrir de nouveaux liens entre des pans de sa vie. Elle aura en particulier un grand plaisir à évoquer ses jeux d'enfant et d'adolescente dans cette rue qui a subi depuis des transformations. Dans cette approche phénoménologique de l'espace vécu, on mesure à travers son récit, l'importance des anciens pour la mémoire du quartier. Les détails qu'elle fournit montrent bien le poids des relations personnalisées de voisinage ; les habitants auparavant connaissaient les commerçants par leur nom, se fréquentaient. Elle a préparé et sorti plusieurs albums de photos et c'est avec un réel plaisir qu'elle va les commenter et retrouver, en les regardant, les moments heureux et signifiants pour elle de son ancrage dans le quartier. Elle est née dans la rue Brossolette au 3, a vécu pendant son enfance avec sa tante et son oncle au 23 et habite maintenant au 13, toujours dans cette même rue. L'évocation des différents commerçants du quartier ne doit pas être entendue comme une simple énumération de magasins disparus, mais surtout comme renvoyant à des manières de s'habiller, de vivre spécifiques d'une époque qu'elle éprouve du plaisir à faire revivre :

« En face la pharmacie PERRIER⁵, d'ailleurs, puisqu'on parle de la pharmacie là, il y avait un étage au-dessus, et on faisait les corsets ! Ils vendaient les corsets et avaient quelqu'un qui les fabriquait ; à l'époque, il y avait beaucoup de fabrication à domicile, moi, j'ai eu des corsets. La boutique de vêtement, Henri ! c'était important ! Henri, c'était rue Paul Vaillant Couturier ! c'était grand, il y avait pour hommes et pour femmes ! mais c'était séparé ; c'était très important ; sur le côté du pharmacien ; Ce que l'on regrette, c'est notre petit marché ! on avait notre marché, rue Charles Fourier ! et c'était important ! sur la place, quand j'étais toute petite, d'ailleurs, ça allait presque jusqu'aux bords de la Seine ! après déjà il avait diminué ; et je vous assure qu'il y avait du monde, hein ! On l'a regretté, notre marché ! »

Elle fait preuve d'une mémoire excessivement précise de tous les noms des anciens commerçants, des voisins, des changements survenus dans les mœurs, les habitudes des uns et

⁵ Ce pharmacien, Perrier, était très connu car il a eu une grande importance entre les deux guerres en étant également le maire de Vitry.

des autres. Elle est la seule à nous avoir parlé de cette animation sous le pont de la gare par exemple. Cet attachement au quartier tient à son enracinement dans l'espace commun à plusieurs de ses amies, cette place du rocher, lequel a disparu, puisqu'il a été déplacé puis détruit pour pouvoir faire circuler les voitures est tellement présente à sa mémoire qu'elle est intarissable quand elle évoque les moments de jeux passés en ce lieu, encore fortement chargé d'émotions et de souvenirs d'autant plus importants que seule désormais la parole peut faire exister cet emplacement. Elle est également sensible aux changements du nom des rues, et à l'animation d'antan :

« Ce que je regrette, c'est notre avenue, l'avenue Paul Vaillant Couturier, qui s'appelait l'avenue du chemin de fer, à l'époque. Le monde qu'il y avait, dans cette avenue, c'était fou ! et tous les soirs, quand ma tante et mon oncle descendaient du train quand ils travaillaient au Bourget, j'allais les attendre, parce que sous le pont de la gare, alors ça, il y avait des musiciens, sous le pont, presque tous les jours, accordéons, ils avaient des chansons toutes imprimées, ils les vendaient, alors ils chantaient, on faisait cercle autour, et les gens chantaient, il y avait beaucoup plus d'animation que maintenant ! et tous les soirs, il y avait un monde fou sous le pont ; c'était beaucoup plus animé, l'avenue, il y avait toujours beaucoup de monde, ils chantaient des chansons à la mode de l'époque, les gens étaient gais, j'avais huit, neuf, dix ans, c'était entre les deux guerres, voilà ! »

Cette appropriation des lieux s'enracine dans une communauté de manières d'être, d'habitus, de tissu relationnel qui rassemble tout un groupe d'anciennes camarades d'école. Histoires de famille, transmission de patrimoines onomastiques, chroniques de la vie quotidienne sont autant de liens qui tissent une continuité entre passé et présent. On constate d'autre part qu'un « quartier animé » (versus quartier mort) implique une alternance entre moments de vie chez soi et moments de rencontre sociale, où l'équilibre entre retrait chez soi et échanges avec les connaissances du quartier est ce qui constitue l'identité du quartier, ancrage fondateur de sa propre identité. Elle confie en effet que sa fille a de trop mauvais souvenirs du quartier, pour des raisons personnelles, mais que, en ce qui la concerne, elle ne veut en aucun cas le quitter, garant de repères identificatoires stables, comme si les changements advenus n'étaient que superficiels.

Paradoxalement on pourrait même affirmer que ce sont les changements survenus qui déclenchent le souvenir, qui lui permettent de prendre conscience des transformations du quartier, comme réalité externe, et de rendre encore plus présente comme réalité interne ce qu'elle a vécu enfant et adolescente. Sans nier les transformations matérielles, sociales, urbaines, personnelles, elle les interprète comme autant de différences de degré perceptibles qui n'entament pas ce qui pour elle fait l'essentiel de son identité et de l'identité du quartier.

Ainsi, contrairement aux deux personnes citées au début, Madame D. et Madame L., pour qui les changements dénaturent leur rapport à l'espace-temps au point qu'elles se sentent désormais étrangères et déracinées devant cette nouvelle manière de vivre, le regard bienveillant que ces vétérans continuent de porter sur leur quartier, où ils se sentent reconnus et pérennes, est là pour garantir une permanence au-delà des changements.

Conclusion

L'étude de ces trois configurations paradigmatiques met en évidence deux catégories de discours : d'une part un rapport au vieillir instaurant une différence de nature entre « avant » et « maintenant » ; ce saut qualitatif exprime une expérience de rupture, qui mobilise un imaginaire de dégradation, de défiguration, de mort, dans lequel l'analogie entre espace habité et sentiment identitaire utilise le miroir grossissant des bouleversements urbains et sociétaux

pour renforcer ce vécu de désolation ; d'autre part, un rapport au vieillir de l'ordre d'une différence de degrés, avec des transformations progressives, indéniables certes mais moins traumatisantes, parce que plus lentes et imperceptibles, préservant un sentiment de continuité, qui bénéficie d'un étayage groupal et d'un sentiment d'appartenance à une communauté.

Le cas des migrants caractérise une configuration hybride, à l'entre-deux des précédentes, puisque l'expérience de la rupture, vécue très tôt lors de l'exil, a induit des stratégies d'investissement de l'espace d'accueil et marque le rapport à l'espace habité d'une volonté de s'enraciner.

L'expression de ces diverses sensibilités s'avère, d'autre part, tributaire des conditions de déroulement des entretiens, lieux d'énonciation des personnes interrogées, en présence ou non d'interlocuteurs connus et familiers.

Cette situation d'entretien remplit une double fonction : d'une part, une fonction de reconnaissance sociale, dans la mesure où, en lui demandant d'accepter un entretien, les habitants du quartier reconnaissent à la personne âgée un précieux statut de témoin, dépositaire d'un passé indispensable à connaître pour mieux comprendre le présent. Un tel témoignage vise à instaurer une continuité au-delà des changements. Les entretiens qui se déroulent avec, comme seul interlocuteur, le chercheur étranger au quartier ne remplissent pas cette fonction de reconnaissance réciproque, et accentuent par là même les marqueurs de discontinuité ; d'autre part, une fonction de coconstruction identitaire, dans la mesure où, par le récit de ce qu'elle a vécu, la personne interrogée met en mots des moments, des événements qu'elle n'avait peut-être jamais auparavant verbalisés. Cette narration⁶ devant d'autres l'inscrit en effet dans une dynamique identitaire, comme sujet d'énonciation, puisqu'elle se découvre dans différents rôles au fur et à mesure qu'elle se souvient de ses agissements et des engagements assumés auprès de ses voisins.

Bibliographie

Anzieu, D. 1985 *La dynamique des groupes restreints*, Paris, PUF.

Argoud, D. ; Puijalon B. 1999. *La parole des vieux. Enjeux, analyse, pratiques*, Paris, Dunod.

Attias-Donfut, (sous la direction de) 2005, *Les solidarités entre générations. Vieillesse, famille, état*. Paris, Nathan.

Bachelard, G. 1998. *La poétique de l'espace*. Paris, PUF.

Berque, M. 2005. « Lieux substantiels, milieu existentiel : l'espace écouménal », dans A. Berthoz et R. Recht (sous la direction de) *Les espaces de l'homme*. Paris, Odile Jacob, p. 49-65.

Bruner J. 1996, *L'éducation, entrée dans la culture*. Paris, Retz.

Kaës, R., *Crise rupture et dépassement*. Dunod, 1979.

Moles, A. Rohmer, E. 1998. *Psychosociologie de l'espace*. Paris, L'Harmattan.

Montandon C. (2007) « L'habiter intergénérationnel. Lieux de vie, lieux de mémoire dans un quartier de Vitry sur Seine, le port à l'Anglais. », p. 333-352. In *L'habiter, le propre de l'humain*. Villes, territoires et philosophie. Sous la direction de Thierry Paquot, Michel Lussault et Chris Younés. La découverte.

Paquot, Th., Lussault M., Younés, C. 2007 *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*. La Découverte

Ricoeur P. 1983. *Temps et récit*, Paris, Le Seuil.

⁶ Se reporter à l'analyse du récit comme principe de construction identitaire chez P. Ricoeur (1983) et chez J. Bruner (1996).

Sauvage, A. 2007. « Raisons d'habiter. Pour une modélisation anthropologique », dans Paquot, Th., Lussault M., Younés, C. 2007 *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*. La Découverte, p. 69-88.